



VIH/sida : 20 ans après, l'épidémie en est encore à ses débuts

Jacques Lebas
Membre du HCSP

Vingt ans après son émergence, l'épidémie de sida continue de se propager dans des proportions qui dépassent les pires prévisions initiales. Alors que nous sommes face, aujourd'hui, à la plus grande pandémie de l'histoire de l'humanité, les moyens mis en regard restent encore notoirement insuffisants.

Des progrès remarquables ont été réalisés en ce qui concerne les thérapeutiques antirétrovirales, les connaissances tant au niveau des sciences fondamentales que de l'épidémiologie du VIH/sida sont aujourd'hui considérables, la prise de conscience politique de l'épidémie se développe, parfois difficilement mais inexorablement. Pourtant, l'épidémie ne cesse de progresser et, avec elle, ses conséquences socioéconomiques, politiques et éthiques.

Alors qu'on espérait et qu'on annonçait récemment encore une stabilisation de l'épidémie dans les pays les plus affectés, celle-ci se développe encore. Au Botswana, par exemple, la prévalence est passée de 36 % de la population en 2000 à 39 % actuellement. Il ne semble pas qu'il y ait de limite à la dissémination du virus dans une population donnée.

Onusida estime à 68 millions le nombre de personnes qui mourront du sida dans les 45 pays les plus touchés, et ce dans les vingt prochaines années.

C'est ainsi que des régions du monde qu'on pouvait — ou qu'on voulait — croire relativement épargnées sont aujourd'hui à l'épicentre de l'épidémie. En Inde, en Chine et dans la Fédération de Russie, où vivent deux milliards d'individus, l'épidémie est en pleine explosion.

Partout dans le monde, l'épidémie — initialement toujours décrite dans des groupes perçus comme marginaux (toxicomanes, prostituées, etc.) — se propage inexorablement dans la population générale. Ce fut le cas en Afrique sub-saharienne, c'est aujourd'hui le cas en Asie, « *l'épidémie de sida en Asie menace de devenir la plus importante du monde* », déclare Peter Piot début octobre à Kuala Lumpur.

Oui, décidément, avec le sida, les bonnes nouvelles sont rares et une seule certitude a été acquise depuis vingt ans : pour cette épidémie, le pire est encore pour demain.

Jamais la conscience internationale ne s'est autant éveillée pour une maladie que pour le sida. Mais malgré la mobilisation, partout dans le monde, des personnes atteintes par le VIH et de leur entourage, des associations et des organisations non gouvernementales, la prise de conscience des sociétés civiles et des gouvernements, des organisations internationales et des industriels, les capacités effectives à prévenir, traiter et prendre en charge les malades aux quatre coins de la planète restent encore largement en dessous des besoins constatés.

Des retards, des blocages, des freins persistent à tous les niveaux, comme si la gravité de la situation n'était pas encore mesurée à sa juste échelle. Le Fonds mondial contre le sida, le paludisme et la tuberculose n'a collecté qu'un quart des 10 milliards de dollars prévus et nécessaires. Malgré l'existence de plus de cent programmes nationaux de lutte contre le sida et de multiples commissions nationales de lutte contre l'épidémie, les actions effectives sont presque toujours en retard sur la marche de l'épidémie. La mise en place des programmes d'accès aux traitements dans les pays du Sud est, elle aussi, extrêmement lente et timide pour des malades qui ne peuvent — et ne veulent — plus attendre : dans leurs pays (les plus touchés de la planète), où moins de 4 % des personnes malades bénéficient de traitements, attendre c'est mourir.

Pourtant, nous ne devons céder à aucun fatalisme. Ici ou là, les succès avérés de certains programmes témoignent du fait qu'il est possible d'obtenir des victoires — même partielles, même fragiles, en tout cas jamais définitives — dans la lutte contre le sida. C'est le cas de la Zambie qui est en passe d'inverser le cours de l'épidémie : la prévalence y a diminué de 4 points entre 1996 et 1999 parmi les femmes en population générale, et ce tant dans les zones rurales qu'urbaines. Il en est de même de l'Ouganda où la prévalence est passée de 8,3 % en 1999 à 5 % en 2001.

Oui, il est possible d'inverser la tendance de l'épidémie, comme il est possible de stabiliser la situation clinique et immunitaire de nombreux patients grâce aux traitements. C'est une question de volonté collective et politique, de choix démocratique, de priorités de santé publique. Pas seulement à l'échelle d'un pays ou d'un continent, mais du monde.

Non, nous ne pouvons pas nous résoudre à la progression de l'épidémie, ni nous résoudre à ce qui la détermine et ce qu'elle révèle à la fois : les inégalités économiques qui se creusent entre le monde industrialisé et le monde en développement, mais aussi les inégalités sociales qui persistent au sein de nos sociétés respectives. Combattre l'épidémie de sida impose à la fois de prendre en compte la résilience de nos sociétés à faire face, de comprendre leur diversité et de lutter contre ces inégalités, au nom de l'homme et de sa dignité. ■